

Préface par J. Ardoino à l'*Opium sportif*, textes présentés par Jean-Pierre Escriva et Henri Vaugrand, L'Harmattan, 1996.

Opium et camomille, à propos d'une épistémologie en acte !

A quelques semaines d'une nouvelle orgie médiatique planétaire, voulue fête universelle du sport, les jeux d'Atlanta - cette fois marqués par la coïncidence avec une catastrophe aérienne sans précédent (accident ou attentat ?) - un supplément du *Monde diplomatique*¹, se donnait pour titre : "le sport, c'est la guerre !" ², en faisant même figurer dans son dessin de couverture un beau diable, en filigrane de la traditionnelle flamme olympique. Ce périodique³, au demeurant connu pour sa constante intention de mesure, ponctue assez bien à sa manière le chemin parcouru depuis "les années soixante", quant à ce qu'il est maintenant convenu d'appeler **critique du sport**. Pavée d'articles, dont certains des auteurs ont été justement des militants de la première heure au sein d'un tel mouvement, cette publication prend maintenant sérieusement ce qui a été longtemps réputé indicible et inaudible, parce que provocateur, iconoclaste, blasphématoire, persécuté-persécuteur⁴..., comme un **discours accompli allant désormais de soi**. Tout s'y retrouve. De la culture cultuelle de la performance, avec les fascinations de l'extrême, en passant par l'inflation du dopage, à la spectacularisation et à la transformation de l'homme en marchandise, rien n'y fait défaut⁵. Ce discours n'a d'ailleurs plus grand chose de très exceptionnel. Pour ne pas être en reste, *Le Nouvel observateur*, à son tour, conçoit presque en même temps sa page de titre sur le thème de "l'argent fou du sport", en évoquant ainsi le titre de l'ouvrage de Jean-François Bourg⁶. Il n'est même plus tellement question, alors, de dénaturations ou de perversions d'un sport, encore voulu malgré tout humaniste, bon par lui-même avec sa visée de transcendance, qui en constitueraient, en quelque sorte, le "prix à payer", la contrepartie pathologique (comme l'avaient invoqué jusque là tant de défenseurs zélés). Après tout, la jouissance de la confrontation à l'extrême, et la "défonce", auraient tout aussi bien pu n'être que des corollaires du goût de l'effort et d'une intention de dépassement de soi ! On évoluerait alors, comme à l'accoutumée, dans les délices contrastés d'une symphonie manichéenne en "noir et blanc", avec le numéro classique de duettistes aussi appréciés que les fameux "docteur Jekyll et Mister Hide". Au delà des crispations "révisionnistes" d'une forme de **déni** dont l'humanité reste volontiers coutumière (le "scotome" tenace intéressant le génocide nazi, la purification ethnique plus récente, en ex-Yougoslavie, la "découverte" tardive des détournements de "l'ARC" néanmoins connus du gouvernement, et des différents services de tutelle, depuis 1984⁷...), ce sera, enfin, **l'ère de la banalisation pacifiante**, ainsi "faite", résignée, à ce qui apparaît alors inéluctable ("que voulez vous, nous n'avons rien su, ni rien pu, empêcher !")⁸. Si, à l'opposé, on entend dépasser, à ce propos, l'ivresse du sensationnel ordinairement attendue d'un "patchouli" médiatique ("la réalité dépasse la fiction !"), de tels dossiers de presse devraient être principalement interrogés, aujourd'hui, quant au fait de savoir si on s'est enfin acheminé, progressivement, à reconnaître le sport autant comme **fait social total**, selon Mauss, qu'en tant qu'**institution totale**, voire totalitaire, au sens d'Erwin Goffman. Il ne s'agit plus tellement alors d'un univers spécialisé, à part, relevant au premier chef de l'ENSEPS ou des STAPS, mais de problèmes sociologiques, économiques, politiques, psycho-sociaux, psychologiques affectant notre société. C'est bien d'un "procès" idéologique, avec sa coupure dialectique, son "autonomisation" par rapport à une *praxis*, devenant proprement **fausse conscience**⁹ qu'il est effectivement question. Parce qu'à la façon de "Dallas", l'ambition de gagner finit par primer sur toute autre considération, la fin justifiant de plus en plus souvent les moyens, **à la faveur de l'importance des enjeux**, le sport se révèle paradoxalement, en son ludisme, beaucoup plus mortifère encore que force de vie, beaucoup plus a-social que civique, tout à l'opposé de l'imagerie d'Epinal humaniste qu'il prône usuellement. C'est, précisément, là, l'essentiel du discours élaboré au sein de courants gauchistes, en Allemagne et en France, au cours des dernières décennies, constituant la matière des articles publiés dans *Partisans*, puis dans *Quel Corps ?* (sous l'impulsion de Jean-Marie Brohm, Marc Perelman et Michel Beaulieu, dès 1974, accompagnés de Frédéric Baillelte, à partir de 1985). Ce sont précisément un certain nombre de ces textes qui se trouveront maintenant repris dans les pages qui vont suivre. Il devient, dès lors, doublement intéressant de savoir si la prise de conscience supposée, ou simulée, par la vogue médiatique est bien réelle, compte tenu des fortes résistances qui l'ont ponctuée, ou de se demander, à tout le moins, quelles peuvent être, malgré tout, ses significations actuelles ?

D'aucuns ne manqueront pas de faire remarquer, à juste titre, qu'en dépit de la façon dont elle a su s'imposer, à travers le temps, la critique du sport a aussi quelque peu perdu de sa virulence, sinon de sa force, à partir d'un relatif échec de sa prophétie initiale. Le sport n'aura finalement été ni "le ventre

mou", ni "le talon d'Achille" des sociétés modernes capitalistes. Indifférent à la critique, il se développe superbement, aussi bien dans le bouillon de culture douillet que lui offre la société libérale avancée qu'au sein d'amazone des socialismes les plus austères, profitant même du splendide isolement qu'il institue pour exagérer la fascination qu'il exerce. En offrant aux masses, suffisamment disciplinées pour "conserver", en même temps, avec autant de piété que de ferveur, le statut d'individu ordinaire, il apporte une contribution notable à l'érection (plus encore tétanisée que priapique), d'une pensée unique. Les ferments révolutionnaires se sont ainsi quelque peu éventés dans la société de consommation généralisée contemporaine. Il n'en demeure pas moins que, très au delà des accusations de neo-archeo-marxisme censées les rendre plus familières, sinon les invalider carrément, la pertinence, voire la portée prédictive, de telles analyses du phénomène sportif, réitérées sur près de trente années, méritent encore qu'on s'y attarde aujourd'hui. Ce travail critique constitue sans doute l'un des meilleurs exemples d'analyse institutionnelle jamais mis à notre disposition, révélant, dévoilant, mettant à jour les significations cachées, dérobées, de pratiques jusque là considérées comme allant de soi. Beaucoup plus encore que l'église, l'armée, l'école, ou l'enfermement psychiatrique, l'institution sportive offre, en effet, un terrain privilégié pour ce type d'approche¹⁰, s'appliquant remarquablement à des objets anthropologiques postulés complexes¹¹, ici le corps et le sport. En ce sens, ce ne sont plus seulement, ou tellement, le mode de production capitaliste, voire le capitalisme d'Etat, ou l'endoctrinement fasciste des masses, rengaines "usées", comme on feint encore trop souvent de le croire, qui se retrouvent au fondement de telles remises en question, de nos jours, mais bien plutôt l'analyse d'une immersion résolue du sport de haut niveau dans une "société du spectacle"¹², marchandant ses possibilités de rêve, aboutissant, par contre coup, à reléguer le sport amateur, le "sport pour tous", aux niveaux plus terre à terre des patronages et des "maisons de jeunes". Cette dichotomie suppose, tout de même, un certain nombre de contorsions pour entrer dans l'intelligence d'une telle sur-humanité. Il faut tout à la fois postuler un *continuum* homogène entre la "graine de champion" encore à former, à entraîner, à "faire pousser" et le champion accompli, désormais sur orbite, sinon dans l'*optimum* de sa trajectoire, en admettant la coupure radicale avec les autres individus "ordinaires", ceux qui n'appartiennent pas au même monde, condamnés à rester limités aux transferts identificatoires de masse. Beaucoup plus qu'aux imaginaires temporalisés et dialectisés liés à des "projets", escomptant le futur sans jamais l'hypothéquer pour ne pas s'abîmer dans le fantasme de maîtrise, à la faveur desquels la visée de transcendance se donne à elle-même les valeurs qui vont se retrouver à la source comme à la fin d'un tel mouvement, le sport semble plutôt s'ordonner, ici, à la magie d'un imaginaire intemporel, tout à la fois et tour à tour inscrit dans les limites d'un éternel présent (*hic et nunc*), ou d'un passé, étroitement lié au mythe, devenant également permanent à force de commémoration. Nous nous retrouvons explicitement alors aux antipodes d'une éducation¹³ dont les continuateurs de de Coubertin se prévalaient pourtant volontiers il n'y a pas si longtemps encore. Les vertus dormitives d'un tel "opium" ne sont évidemment pas sans conséquences quant à l'intelligence politique et à la conscience critique de tout un chacun. Le même dossier s'enrichirait encore, s'il en était besoin, de la "découverte" des scandales et des intrigues de toutes natures proliférant dans les sous-sols des stades et des instances sportives (clubs, fédérations...), traduisant la montée d'une corruption liée à cette "marchandisation" généralisée donnant prise, tout comme les milieux politiques, à autant d'opérations "mains propres".

Le sport contemporain, ainsi reconnu comme fait anthropologique majeur, rendu monstrueux par l'exagération même de ses dimensions, à partir de sa médiatisation à outrance, devient du même coup tout à fait caractéristique d'une **post-modernité**¹⁴ oeuvrant à diluer nos repères plus encore qu'à les bouleverser¹⁵. Réifié, coupé de toute *praxis* par l'artificialité même de ses **pratiques** instrumentalisées, digitalisées, homogénéisées par les impératifs de mensurations et de classement et, par conséquent étranger à la réalité vécue, il rentre néanmoins en force par le truchement de "l'étrange lucarne" et envahit ainsi la quotidienneté. Sans qu'on sache très bien pourquoi, ni comment, on éprouve, en effet, aujourd'hui la post-modernité comme "on vit" désormais en république. C'est une façon comme une autre offerte aux *intelligentsia* d'"être à l'heure". Plus encore que des frontières spatiales ou des repères temporels ce sont des auteurs qui vont la définir. Nietzsche, Heidegger sur fond de nazisme, et Derrida, avec la "deconstruction", sont assez emblématiques d'un tel essor. Ils seront rejoints par Lyotard, Deleuze, Guattari, Baudrillard... Cette post-modernité éclatera elle-même ensuite en multiples dérives nihiliste, cynique, esthétique... Elle donnera, d'ailleurs, de façon contrastée, tout autant matière à des apports critiques précieux qu'à des sous-produits plus sophistiqués mais toujours "politiquement corrects". L'échangeabilité par circularité de l'éthique et de l'esthétique, qui la caractérise volontiers, coïncidera sans peine avec un deuil radical des valeurs tendant à devenir systématique. Le "*no future*" est, en ce sens, post moderne. Il n'y a plus vraiment place pour des projets dans cette errance désespérée. Peut-être alors peut-on encore tenter des

"coups" pour le panache, pour la beauté des gestes ! Le rejet d'une transcendance métaphysique de nature (ontologique) conduira sans doute *a fortiori* à douter de la capacité de l'homme à s'inventer aussi. Paradoxalement, le sport, qui semble se "réclamer" de la création, se gâche, en fait à partir de son perfectionnisme, dans la poésie instrumentalisée de la performance, celle-ci de surcroît encore fragilisée par la teneur **éphémère** de "l'ici et du maintenant". Des aspects baroques vont ainsi bizarrement s'insinuer, et se donner à lire, au cœur même d'un classicisme apollinien, ouvrant à une dramaturgie d'inspiration plus shakespearienne. C'est finalement la même ambivalence de la démesure qui pourra effrayer après avoir séduit. Dès lors, l'hyper-critique risque à son tour d'aboutir à des positions parfaitement a-critiques : "C'est comme ça, il faut en prendre son parti, au nom même du réalisme !". "Puisqu'on renonce au déni, à quoi bon désormais se voiler la face" ! Herbert Marcuse a remarquablement montré, à propos des Etats-Unis, que la gestion la plus efficace des oppositions pouvait résider dans leur digestion bien comprise¹⁶. A ce jeu, l'opium devient facilement **camomille**. L'étonnante convenance entre l'appareil d'analyse gauchiste, sur lequel nous allons insister, et le phénomène sportif tient justement au caractère "rond" (ou carré comme l'on préférera), enfermé, "entier", homogène, c'est à dire idéologique, de celui-ci. La surenchère tapageuse des médias peut donc encore s'entendre comme la recherche expérimentale d'une forme de **sérum**, sinon de **vaccin**. C'est certainement l'intention légitime des promoteurs de cette publication de veiller, et de parer, à une telle prophylaxie, en prenant date, afin que la chronologie ordonne aussi la démarche du militant quand ce problème se reposera nécessairement de façon plus distanciée, dans le cadre d'une histoire des idées. C'est aussi une façon de faire sens. C'est sans doute pourquoi il reste malgré tout assez impropre, parce que superficiel et hatif, de comparer, comme on le fait trop souvent encore, les jeux modernes du stade aux jeux du cirque (*panem et circenses*) de l'antiquité, en fonction à leurs capacités "subtiles" (au sens plein du terme) de "distraction" ("l'art de la disparition" de Baudrillard) par rapport aux difficultés de la vie quotidienne. Les conditions socio-économico-politiques ne sont pas du tout les mêmes. L'hypertrophie et la prégnance de l'image, l'indécision croissante des frontières entre le réel et le **virtuel**, l'emphase volontiers placée sur l'*hic et nunc*, avec la déchéance correspondante d'une temporalité-historicité, dans nos cultures, constituent bien toutefois les germes d'une aliénation vécue dorénavant sous forme d'**emprise**. Mais, l'ampleur et l'intensité de tels phénomènes risquent, pour l'avenir, de se révéler sans commune mesure avec leurs précédents historiques.

Plus encore, peut être, l'intention critique nous invite aussi à nous interroger, au delà du domaine sportif proprement dit, sur la nature même de la connaissance et sur les types de scientificité qui peuvent se retrouver à l'oeuvre au sein des sciences anthropo-sociales. Il a déjà souvent été dit que le sport pouvait constituer, en raison même de son caractère abrupt et de ses traits accusés, de son univocité affichée et de ses ambiguïtés souterraines, un excellent "analyste" de notre société, de nos modes de vie, du caractère éclaté de nos "visions du monde". Dans le prolongement de cette perspective, il faut maintenant souligner que, de ce point de vue, le courant de la critique sportive a justement abordé l'étude de ses "objets-sujets-projets" avec un parti-pris épistémologique radicalement différent de celui du point de vue canonique habituel.

Dilthey opposait, dans le cadre de l'école herméneutique allemande, des sciences de l'**ex-plication** (physique, chimie...) à des sciences de la **compréhension** (histoire...). - Pour des raisons de symétrie, nous pourrions préférer parler, aujourd'hui, dans le même sens, de sciences de l'**implication**¹⁷ au lieu de sciences de la compréhension. -

D'une part, une approche **clinique**, plus qualitative, privilégiant un registre d'écoute par rapport à l'observation traditionnelle, trouvera désormais une place et surtout une légitimité indépendantes des démarches expérimentales, quantitativistes, objectivistes, de la science positive, dans le champ des sciences de l'homme et de la société (psychologie, psycho-sociologie, micro-sociologies, sociologie clinique, ethnologie, ethnographie, ethnométhodologie...), à partir d'une telle perspective ; d'autre part, c'est d'une intelligence **dialectique** d'un **sujet** producteur de sens à travers sa relation avec d'**autres** (altération alors beaucoup plus qu'altérité), et d'un **faire social-historique** qu'il est essentiellement question. L'histoire et le temps, entendus, ici, en tant que durée, rythmes, maturation, tiennent fortement à une telle intelligence, très éloignée de la réduction propre à une **diachronie** structuraliste ou du paramétrage homogénéisant d'une **chronométrie** dont le *Gotha* des records reste tellement friand. Cette chronique obsessionnelle comptable des exploits devient, sans même s'en apercevoir, une véritable maladie chronique réduisant l'histoire, en tant qu'épopée humaine, à cette succession-substitution de tenants des titres et de détenteurs de médailles.

Nous avons déjà évoqué le rôle fondateur de l'analyse institutionnelle, dans cet ordre d'idées prenant précisément le désordre pour objet. Celle-ci s'invente, elle-même, de la sorte, autant par ses propres théorisations qu'en empruntant à des théories préexistantes, à partir de deux courants de pratiques sociales, les psychothérapies institutionnelles, d'abord, dans les années cinquante, les pédagogies institutionnelles, ensuite. De son côté, l'école de Francfort, héritière du courant herméneutique allemand, constitue, pour sa part, l'exemple *princeps* d'un tel paradigme, notamment avec les travaux déjà évoqués *supra* d'Herbert Marcuse. On y veut surtout articuler, sinon conjuguer, les ressources critiques respectives de Marx et de Freud, voire de Reich en ce qui concerne le corps. Le clivage, classique, entre particularité et universalité s'y retrouve heureusement remanié, avec l'utilisation originale d'une casuistique ("l'homme aux rats", "le dix huit brumaire"...). Sartre¹⁸, Foucault et son archéologie du savoir, Castoriadis¹⁹ et Morin²⁰ apporteront également à leur tour leurs contributions respectives à une telle perspective dont la portée reste principalement épistémologique. On n'entend pas, pour autant, bien sur, confondre ces différentes optiques. C'est pourquoi on les encouragera au besoin à se questionner mutuellement entre elles, dans une perspective par conséquent explicitement **plurielle** (pluriréférentielle)²¹. C'est cette problématique large, bien illustrée par un phénomène sportif désormais reconnu avec son **hétérogénéité**, qui nous semble, de loin, aujourd'hui la plus importante, justement parce qu'elle déborde son périmètre d'origine tout en continuant de l'englober²².

Parce que le corps est aussi **temps**²³, à travers son processus de vieillissement et sa référence forcée à l'inéluctabilité de la mort, le sport, qui est avant tout glorification du corps, aussi vaine qu'éphémère au spectacle de la performance²⁴, ne peut être finalement que déni farouche d'une telle issue tragique (aussi longtemps que les pratiquants n'ont pas su trouver une **autre** voie permettant une assomption plus sereine de celle-ci). Plus cette problématique existentielle²⁵ du sujet est niée et rationalisée et plus elle est transportée et donnée à voir sur la scène sociale, où elle se jouera désormais. C'est en cela que le sport ne peut pas faire très longtemps l'économie de l'éducation, en laquelle il puisera, dans les meilleurs des cas, ses seules véritables valeurs.

Comme le geste de Hitler, aux jeux olympiques de Berlin (Jess Owen), en 1936, le symbolisait aussi remarquablement (la surdétermination de ce mouvement d'humeur apparaît décidément inépuisable), le sport, dont une des vocations, justement parce qu'éducative, aurait du être au moins, le **métissage** interculturel²⁶, reste le plus souvent frileusement engoncé dans un idéal de **pureté** (morale, anthropologique, politique, nationaliste²⁷...). Jean Baudrillard, montrait de façon au moins analogue, à propos du *strip tease*, dans un de ses textes, "le corps charnier de signes"²⁸, que l'immortalité hallucinée au fil d'une anatomie fantastique, sous une forme quasi immatérielle, tenait en l'occurrence à la pureté "lisse" d'une "seconde peau". Ainsi en va-t-il également, selon nous, pour le champion. Dans le fantasme, ni l'artiste de théâtre érotique, ni le sportif, ne transpirent. Ils échappent justement à leur condition biologique par le jeu de la transfiguration. Cet oubli "épurgateur" de la physiologie du corps, de sa chimie organique, de ses "humeurs", de sa moiteur, est la contrepartie nécessaire du travail de l'imaginaire. Il résulte, en outre, tout autant de la mécanique de l'entraînement, imposant déjà les rythmes et les métaphores de la machine, que d'une analyse politique réduisant les **processus** vivants à des procès énergétiques et économiques de production, quand ce n'est à des **procédures** logiques. Cette alchimie a évidemment toutes ses raisons d'être. Elle fait **sens** pour vouloir justement tromper la mort. Ce sont bien là, peut-être, les interrogations spécifiques les plus fondamentales, avec leurs diverses incidences (esthétique, éthique, politique, philosophique...) auxquelles les sciences anthro-sociales ne parviendront à esquisser des réponses qu'au prix d'une intelligence dialectique, sans préjudice évidemment des points plus classiquement abordés par les autres approches.

Les articles rassemblés, ici, se situent justement dans cette perspective d'une **épistémologie en acte**. Ils jalonnent et retracent, du même coup, l'histoire d'un mouvement militant. Comme le lecteur pourra en juger par lui-même, ils conservent une pertinence et une acuité critiques qui en font un ouvrage de référence à la disposition des spécialistes. Dans la mesure où des livres plus récents, et encore relativement accessibles, couvrent la période allant de 1984 à aujourd'hui²⁹, c'est la phase précédente (1964-1984) qui fournit la matière des pages qui vont suivre. La lecture du manuscrit m'a permis de retrouver avec plaisir un certain nombre de textes que je connaissais déjà, mais m'en a fait découvrir, avec autant d'intérêt, bon nombre d'autres.

En effet, je n'ai pas été personnellement directement associé à cette première époque de la critique du sport, si ce n'est par le truchement d'une bonne familiarité avec l'analyse institutionnelle. Mes premiers écrits spécifiquement consacrés au corps sont presque contemporains de la naissance de

*Quel Corps ?*³⁰ Par la suite, mes rencontres avec Georges Vigarello, Jean-Marie Brohm, Roger Bambuck, Bernard René et Jean-François Gibert m'ont aidé à étoffer quelque peu une certaine expérience dans ce domaine. En 1978, nous partagions ensemble, avec Jean-Marie Brohm et Daniel Denis, l'épithète d'"anticorps" lancée par Jean Lecamus³¹. Toujours avec Jean-Marie Brohm, nous avons réalisé, à la Sorbonne, en 1991, à la demande de Roger Bambuck alors Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, un colloque regroupant cent vingt chercheurs français et étrangers dont le thème était "l'anthropologie du sport, perspectives critiques"³². Nous avons ainsi écrit, "dans la foulée", un article portant notamment sur l'approche du phénomène sportif dans la perspective épistémologique dont il vient d'être question³³. Je suis tout à la fois heureux et honoré d'avoir été convié à écrire cette préface que j'espère suffisamment en résonnance, en sympathie, avec les pensées des différents auteurs présents dans ce recueil. Je tenais donc, pour terminer, à remercier Jean-Pierre Escriva et Henri Vaugrand pour m'avoir offert cette précieuse opportunité.

Jacques Ardoino, Professeur émérite, Université de Paris VIII (juillet 1996).

Notes

(1) *Manière de voir* 30 (mai 1996), coordonné par Ignacio Ramonet et Christian de Brie.

(2) Ce titre dont on ignore encore s'il était prémonitoire, avec l'explosion du Boeing au large de New York, aurait pu être, aussi heureusement : "Le sport c'est la chasse !" Frobenius s'intéressant au "destin des civilisations", opposait des communautés sédentaires de cultivateurs (indo-européens, hamites) à des nomades, chasseurs (éthiopiens). Le sport s'est effectivement développé davantage et plus rapidement chez ceux-ci que chez ceux-là, même si, dans les temps modernes, ces distinctions s'estompent quelque peu.

(3) qui reprend des articles parus, pour la plupart, dans le *Monde diplomatique*, entre juillet 1985 et mars 1996 (W. Andreff, R. Bambuck, J. Bloceszewski, J-F. Bourg, C. Bromberger, P. Burkner, M. Caillat, X. Delacroix, E. Galeano, P. Mignon, J-F. Nys), en les remettant à jour et, parfois, en en modifiant le titre, en dehors de quelques inédits (C. de Brie, J-M. Brohm, J-P. Karaquilo, E. Maitrot, R. Parente, J. Pichette, B. Phillip, I. Ramonet, D. Rameau).

(4) Comme René Lourau l'exprime plaisamment dans "Autoréférentialité, monoréférentialité, multiréférentialité et implication", in "L'approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation", *Pratiques de formation-analyses*, n° 25-26, Paris, 1993, Jacques Ardoino et René Barbier, dirs., "L'herméneutique devrait s'intéresser davantage aux attaques apparemment burlesques portées par la méthode **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**" de Salvador Dali. Cette méthode...offre de manière caricaturale, certes, mais très questionnante, l'hypothèse suivante : toute interprétation poussée à ses limites extrêmes rejoint le délire d'interprétation (y compris, bien entendu, l'interprétation du délire, spécialité non seulement de la psychiatrie, de la psychologie, généralement de **Erreur ! Source du renvoi introuvable.** Au delà des timides exploitations de la subjectivité par tel ou tel avatar sociologique de la phénoménologie, la méthode daliennne pose qu'une vérité doit surgir des associations et projections délirantes sur le monde extérieur vécu comme provocation permanente." (p 88).

(5) Cf. notamment X. Delacroix in *Manière de voir*, op. cit., "Au service de la raison d'Etat" : "La politique n'a pas fait soudainement irruption dans le sport - et en particulier dans l'arène olympique au gré de circonstances fortuites ou injustes... Dès 1896, elle lui était associée." ; Jean-François Nys in "La foire aux médailles" : "L'athlète doit être prêt au jour J et à l'heure H. La médecine, le dopage, les gourous, envahissent le stade qui, si les dirigeants n'y prennent garde peut devenir cirque." ; Christian de Brie in "Les comptes de la mascotte", "Le marché de la corruption" et "La marchandisation du muscle" : "Un mercantilisme effréné a envahi le milieu sportif de haut niveau : entraîneurs, dirigeants, responsables nationaux, organisateurs, fournisseurs et sponsors, médias...et, bien évidemment les champions eux-mêmes, tous sont intéressés - financièrement et professionnellement - à cette exploitation".

(6) *L'Argent fou du sport*, la Table Ronde, Paris 1994, cité par *Le Nouvel observateur*, Juillet 1996. On y apprend notamment, qu'entre autres, Michael Jordan va gagner plus de 250 millions, en 1996, tandis que Steffi Graf, "première des femmes" ne dépassera pas 35 millions de francs ! C'est d'ailleurs, un peu, comme la "lambada", le "tube" de ces derniers étés, puisque l'année passée, c'était un autre périodique qui mobilisait ce même titre.

(7) Cf. Jean Montaldo, *Le Gang du Cancer*, Albin Michel, Paris, 1996.

(8) Cf. André Falphen, chef des informations à *L'Equipe*, in *Le Monde* du 19 juillet 1996, "Pourquoi ne pas supprimer le contrôle antidopage ?" : "Le seul résultat flagrant de la lutte antidopage, c'est qu'on couronne les meilleurs tricheurs.../..Puis qu'on ne peut éviter que le monde de la triche ne s'arme continuellement, il faut alerter les victimes potentielle. *Habeas corpus*, soit, mais en toute connaissance de cause".

(9) Cf. Joseph Gabel, *La fausse conscience*, éditions de Minuit, Paris, 1962.

(10) Il est d'ailleurs significatif que nombre de textes fondateurs, qu'on retrouvera au demeurant dans le présent ouvrage se réfèrent explicitement à cette école. Cf. René Lourau, *L'analyse institutionnelle*, éditions de Minuit, Paris, 1970. *Les analystes de l'église*, Paris, Anthropos, 1972. Cf., également, Jacques Ardoino et René Lourau, *Les pédagogies institutionnelles*, Pédagogues et pédagogies, PUF, Paris, 1994.

(11) (12) Cf. Guy Debord, *La société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967 et Raoul Vanéghem, *Traité du savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, Paris, 1968, et *Avertissement aux écoliers et lycéens*, éditions mille et une nuits, 1995.

(13) L'intention éducative, comme les dispositifs, les systèmes, qui en découlent, étayés par des méthodes et des techniques, se donnent pour objet, et pour projet, de former des sujets, individuels et collectifs, personnels et sociaux, à travers des pratiques et des situations ; elle tend, alors, tout à la fois et contradictoirement, à la construction, au développement, voire au maintien souvent crispé, d'une identité, elle même affectée par des processus d'altération. Ceux-ci, quasi biologiques, sont inscrits dans une temporalité historicité, polémique, privilégiant la confrontation à l'**autre** (soigneusement distingué du "différent"), tandis que celle-là, ancrée au moins autant logiquement que psychologiquement ou sociologiquement, cherche avant tout la permanence et privilégie l'ordre du **même**. De leur côté, avant même toute diversification en termes d'ethnies, de cultures, de langues ou de religions, des liens **interculturels** reconnus complexes s'affirment déjà à travers une démarche éducative qui se veut toujours plus ou moins adaptation à une réalité préexistante, soumission nécessaire à une loi civile et morale autant que développement d'une capacité de transgression hors de laquelle aucun progrès (ni scientifique, ni politique) ne s'avérerait possible. Cette perspective interculturelle implique donc avant tout la reconnaissance de la légitimité d'une

pluralité et d'une hétérogénéité en même temps inhibitrice et stimulante, voire créatrice. A travers tous ces aspects, l'intelligence nécessaire des processus et des situations éducatifs devient dialectique. La recherche à son tour devra donc tenir compte d'une telle complexité affectant le travail de connaissance objet-sujet-projet).

(14) Cf. "Philosophie et postmodernité", *Présentaine*, n° 5, mai 1996.

(15) La télévision étend à tous l'effet "panoptique" rêvé par l'économiste anglais Jeremie Bentham et bien analysé par Michel Foucauld, en termes de pouvoir. Cf. *infra*, Jean-Marie Brohm, "Sport et télévision, la société du spectacle" : "Grace à l'extension du champ de vision, et aux innombrables possibilités de contrôle et de supervision, la télévision délègue à des millions de gens la fonction policière de l'arbitrage. **Erreur ! Source du renvoi introuvable.** est son slogan implicite, tout comme le thème de certaines émissions, dites de grande écoute est **Erreur ! Source du renvoi introuvable., Erreur ! Source du renvoi introuvable.** à la recherche des criminels". Quant à la coïncidence tragique entre l'ouverture des Jeux Olympiques du "centenaire" et l'explosion du Boeing 747, ce qui restera notable, indépendamment de toute interprétation sur les causes, c'est que quarante huit heures après l'accident du 17 juillet 1996, aucun deuil national américain n'avait encore été décrété. Il fallait, en effet, que la fête et le "show" prévus pour une "ouverture" (assurée par un président Clinton parfaitement guilleret) puissent d'abord avoir lieu. Il est alors plausible que de nombreux américains aient effectivement prié pour que le drame ait bien été un accident. Ainsi, comme au cirque, le spectacle pouvait légitimement continuer.

(16) Cf. Herbert Marcuse, *Eros et Civilisation*, contribution à Freud, Editions de Minuit, Paris, 1963 et *L'Homme unidimensionnel*, éditions de Minuit, Paris, 1964. Cf. également J. Ardoïno, préface à Jacques Minot, *Hommes et administrations*, Hommes et Organisations, Gauthier-Villars, Paris, 1968.

(17) Etymologie, du latin *plicare* (plier, donc déplier, replier...) intéressant également application et complexité. Cf Jacques Ardoïno, "Polysémie de l'implication" in *Pour* n° 88, "L'analyse de l'implication dans les pratiques sociales", 1983, et Michel Bataille, "Implication et explication", *idem*.

(18) *La Critique de la Raison dialectique*, Gallimard, Paris, 1960.

(19) *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975.

(20) *La Méthode*, Seuil, Paris, 1977-1993.

(21) Cf. "L'approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation", *op.cit.*

(22) On verra, *infra*, dans la postface à cet ouvrage de Jean-Marie Brohm que c'est aussi sa position.

(23) Jacques Ardoïno, "Place et importance d'une dimension temporelle pour une épistémologie clinique" in Daniel Zimmermann et Claude Pujade-Renaud, *La Recherche en éducation*, ESF, Paris, 1974 ; cf. également Jacques Ardoïno, "Eloge de la complexité, en marge des nouvelles thérapies" in *Esprit*, 1982 et "Faust ou le diable au corps", interview réalisé par Alain Coulon, *Autrement*, Paris, 1982. Cf, enfin, Jacques Ardoïno, "Le temps dénié dans (et par) l'école" in *Le temps en éducation et en formation.*, AFIRSE, Lyon, 1992.

(24) Cf. J. Ardoïno, "La performance et sa mise en spectacle", in "Quel Corps ?", *Critique de la modernité sportive*. Les éditions de la Passion, textes rassemblés par Frédéric Bailleterie et Jean-Marie Brohm, Paris, 1995.

(25) Cf. Emmanuel Lévinas, *Le Temps et l'autre* Quadrige 43, PUF, Paris, 1979 et *La Mort et le temps*, le livre de poche, biblio, essais, L'Herne, Paris, 1991. Cf., enfin, Louis-Vincent Thomas, *Anthropologie de la mort*, Payot, Paris, 1975. Il est encore à remarquer que Frobenius, déjà mentionné (*supra*, note 2), s'intéressait justement aussi aux façons très différentes chez les "cultivateurs" et chez les "chasseurs" de se situer par rapport à la mort. Ceux-ci **jouant avec elle**, comme dans "Jeux interdits", l'exportant au besoin pour s'en débarrasser, ceux-là **vivant avec** et l'assimilant, s'en enrichissant même, dans leur quotidienneté.

(26) Je m'accorde tout à fait, ici, avec Roger Bambuck, "Pour un sport démocratique", in *Manière de voir*, *op. cit.*, trois théories : du **sujet**, de **l'éducation** et du **lien social** doivent se retrouver heureusement articulées pour que le champion reste notre semblable et non un "représentant" nous dépassant et demeurant hors de notre portée. L'éducation ne peut être comprise que comme un travail explicite de métissage.

(27) Cf. les propos récents de nos censeurs habituels, en ce qui concerne la pureté nationale quant à nos équipes de foot.

(28) Cf. Jean Baudrillard, "Le Corps ou le charnier de signes" in *Topique*, n° 9=10, PUF, Paris, 1972.

(29) Cf. notamment Jean-Marie Brohm, *Les Meutes sportives, critique de la domination*, Nouvelles études anthropologiques, L'Harmattan, Paris, 1993 et "Quel Corps ?", *Critique de la modernité sportive, op. cit.*

(30) Cf. Jacques Ardoïno, "Prendre corps : incarnation ou réification", *Pour*, 41, Paris, 1975, repris sous le titre "Symbolismes et incorporations institutionnelles", avec "A corps perdu, le temps retrouvé" in *Quel Corps ?* 1988 ; cf. également, "Le refus du temps comme négation de la mort" in *La mort aujourd'hui*, publication du centre universitaire de recherches sociologiques d'Amiens, Anthropos, Paris, 1977.

(31) Jean Lecamus, "La contre-offensive des anti-corps", *Revue française de pédagogie*, n° 42, Paris 1978. Avec un tel titre, cela devient presque un souvenir d'ancien combattant, de "campagne militaire", de guerre (la boucle est ainsi bouclée, avec le début de cet article : "le sport c'est la guerre !"). Ce "jet" d'anathèmes n'a d'ailleurs pas disparu. Ouvrons *Pour la science* de juillet 1996, n° 225. Nous y trouvons sous la plume de Paul Caro (délégué aux affaires scientifiques de la cité des sciences et de l'industrie, membre correspondant de l'Académie des sciences) in "Le mauvais procès des constructivistes" une sorte d'appel à une nouvelle croisade, accusant pêle mêle la post modernité, les constructivismes et les systémismes d'être responsable de la dégradation actuelle de l'image de la science, invitant en conséquence les communautés scientifiques à combattre les arguments "populistes". La pluralité et la diversité des approches sont ainsi explicitement accusées de conduire à la montée de l'ignorance et des superstitions, voire aux sectes ou au nazisme. Allen Bard, auteur américain d'un éditorial de *Chemical and Engineering News* (avril 1996) intitulé de façon éloquente : "Le cancer de l'Antiscience" est cité à l'appui d'une telle mise en garde. Ce type de discours, qui semble confondre allégrement pluriel, complexité et syncrétisme, où transpire une angoisse à fleur de peau, appelle aussi, selon nous, à méditer en retour cette très jolie formulation prêtée à l'historien Jacob Burckhardt, à la fin du siècle dernier : c'est le refus de la complexité qui constitue le lit de toutes les tyrannies.

(32) Cf. *Anthropologie du sport, perspectives critiques*, J. Ardoïno et J.-M. Brohm, dirs., Matrice, Paris, 1991.

(33) Cf. Jacques Ardoïno et Jean-Marie Brohm, "Repères et jalons pour une intelligence critique du phénomène sportif contemporain" *Anthropologie du sport...*, *op. cit.* Le "panoptisme" évoqué *supra* (note 14) se complique encore du fantasme scientifique et politique de **transparence**, conduisant notamment à confondre **engagement** et **implication**. Celle-ci opaque et résistant à l'analyse, celui-là plus encore volontaire qu'intentionnel, servant souvent de cache à la précédente. Nous nous y retrouvons, alors, en compagnie de Jeanne Favret-Saada (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.** in *Gradhiva*, revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n° 8, 1990, P. 9) : "Ce ...registre est donc de l'ordre de l'opaque, du dérobé, de l'occulté. Jeanne Favret-Saada remarquant que l'anthropologie anglo-saxonne présuppose justement une **Erreur ! Source du renvoi introuvable.** partage cette manière de voir : " (*idem*, p. 157).